

le conte du prétendu « orage qui avait marqué notre entrée sur les terres russes? » (Page 408 [287].) Peut-on abuser ainsi de la sensibilité de ses lecteurs et de leur crédulité!

CHAPITRE III.

LE désordre qui eut lieu à Wilna ne peut être imputé à l'empereur. Lors de son départ de l'armée (Smorgoni, le 5 décembre), il avait tout sujet d'espérer que les renforts en hommes qu'elle recevait, en même temps que les approvisionnemens considérables qui se trouvaient à Smorgoni, Ochmiana et Wilna, mettraient les corps à même de se réorganiser. Dans cette pensée, il écrivit au major-général les ordres suivans, datés de Biénitza le 5 décembre :

« Mon cousin, je vous envoie ci-joint une instruction pour la réorganisation de l'armée : le roi de Naples y apportera les modifications que les circonstances exigeront. Je pense cependant qu'il est nécessaire d'organiser aussitôt les Lithuaniens à Kowno, le cinquième corps à Varsovie, les Bavares à Grodno, le huitième corps et les Wurtembergeois à Olita, les petits dépôts à Merez et Olita, et diriger la cavalerie à pied sur Varsovie et Koenigsberg, ainsi que les soldats du train et des équipages militaires, qui n'ont point de chevaux. Il faut faire partir après-demain toutes les remontes de cavalerie de Wilna sur Koenigsberg; il faut faire partir après-demain les agens diplomatiques pour Varsovie; il faut également faire partir pour Varsovie et Koenigsberg tous les généraux et officiers blessés, leur faisant comprendre la nécessité de débarrasser Wilna, et d'y avoir des logemens pour la partie active de l'armée. On as-

sure que le trésor de l'armée est considérable ; donnez ordre d'en envoyer à Varsovie et Königsberg, où cela est nécessaire ; ce qui débarrassera d'autant Wilna. Enfin tous les ordres qui tendent à débarrasser Wilna doivent être donnés demain, puisque cela est utile pour plusieurs raisons.

» Instruction. — Rallier l'armée à Wilna ; tenir cette ville et prendre ses quartiers d'hiver, les Autrichiens sur le Niémen, couvrant Brezc, Grodno et Varsovie ; l'armée sur Wilna et Kowno. En cas que l'armée ennemie marche, et qu'on ne croie pas tenir en deçà du Niémen, la droite couvrant Varsovie, et s'il se peut Grodno ; le reste de l'armée, en ligne derrière le Niémen, gardant comme tête de pont Kowno ; faire faire de grands approvisionnemens de farine à Königsberg, Dantzick, Varsovie, Thorn ; faire tout évacuer de Wilna et de Kowno, afin d'être libre de ses mouvemens : les évacuations auront lieu sur Dantzick pour ce qui est le plus précieux. »

Il y avait à Wilna quatre millions de rations de farine, trois millions six cent mille rations de viande, neuf millions de rations de vin et d'eau-de-vie, quarante-deux mille paires de souliers, des magasins considérables de légumes et de fourrages, d'habillement, de harnachement et d'équipement, trente-quatre mille fusils et un arsenal bien fourni en munitions de toute espèce. On voit donc combien est peu fondé ce reproche d'imprévoyance, que M. le maréchal-des-logis du palais a si souvent fait à l'empereur. Suivant lui, « aucun chef n'osa donner l'ordre » de distribuer ces vivres à tous ceux qui se présentaient. » (Page 412 [290].) C'est une accusation contre les chefs de l'administration militaire. Peut-être espéraient-ils, en ne faisant de distributions qu'avec les formes régulières, obliger les hommes isolés à se rallier ; mais ce fut un grand malheur.

L'auteur fait une peinture révoltante des hôpitaux de

Wilna. Il est de fait, cependant, que les nombreux hôpitaux de cette ville avaient été mis, par les soins des docteurs Desgenettes et Marie de Saint-Ursin, dans une situation aussi bonne que possible ; mais au moment du désordre qui résulta de l'encombrement de Wilna, l'administration ne pouvait plus rien. M. de Ségur a pris un état de choses extraordinaire pour la conséquence d'une négligence qui n'avait pas existé. Sa prévention ne pouvait s'arrêter en aussi beau chemin.

« Enfin les soins de plusieurs chefs, tels qu'Eugène et » Davoust ; la pitié des Lithuaniens, et l'avarice des juifs, » ouvrirent quelques refuges. » (Page 412 [290].)

Des officiers avaient été placés aux portes de Wilna, pour indiquer aux soldats des divers corps d'armée, des couvens et autres édifices qui devaient leur servir de casernes, et où ils auraient pu se rallier et recevoir des distributions. Mais les soldats aimèrent mieux parcourir la ville dans tous les sens, et entrer dans les maisons.

Par suite des ordres que l'empereur avait envoyés de Zélitska au général de Wrède, ce général s'était porté de Vileika à Slobkchomska. Le 8 décembre, le roi de Naples lui enjoignit de se rendre à Ruckoni avec ses Bavares, au nombre de deux mille et quelques cents hommes, pour y relever le duc de Bellune, qui avait fait l'arrière-garde, et se placer sous les ordres du maréchal Ney, à qui ce commandement était de nouveau confié. Le général bavarois, après avoir été attaqué dans cette dernière position par les corps de cosaques qui précédaient l'avant-garde russe, et qui avaient quelques pièces légères, fut rejeté dans Wilna ; ce qui causa un assez grand désordre parmi les traîneurs, cantiniers, etc. On battit la générale ; mais les cosaques se seraient bien gardés d'entrer ce même jour dans une ville où se trouvait encore de l'infanterie organisée. Le général de Wrède, ayant avec lui une soixantaine de cheuau-légers

bavarois se rendit chez Ney. Après avoir formé sa troupe en bataille devant sa porte, il entra chez ce maréchal, ayant encore son épée à la main : « M. le maréchal, lui dit-il, l'ennemi me suit. Je viens vous offrir, avec mes soixante cavaliers, de vous conduire en sûreté sur la route de Kowno. » Ney était appuyé contre la cheminée. Il prit froidement de Wrède par la main, le mena près d'une fenêtre qui donnait sur la rue, et lui montrant le désordre qui y régnait, et les gens sans armes qui s'y pressaient pour fuir, lui dit : « M. le général, pensez-vous qu'un maréchal d'empire puisse se mêler parmi cette canaille ? » Le général bavarois fut un moment interdit ; puis, il objecta à Ney que, s'il restait plus long-temps à Wilna, il risquerait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Le maréchal répliqua : « Non, non, général, ne craignez rien pour moi ; j'ai ici dans ma maison cinquante grenadiers français, et tous les cosaques de la terre ne me feront pas déloger avant demain, à huit heures. »

« On eût pu tenir vingt-quatre heures de plus à Wilna, » et beaucoup d'hommes eussent été sauvés. » (P. 415 [292].)

On eût pu s'y maintenir facilement plusieurs jours. Le froid avait causé dans l'armée russe presque autant de ravages que dans l'armée française ; elle marchait lentement. La garnison de Wilna et la garde impériale eussent pu défendre la ville contre toutes les entreprises des cosaques. Quoique les ordres de l'empereur, pour mettre cette ville en état de résister à une attaque sérieuse, n'eussent pas été entièrement exécutés, quelques travaux de palissadement avaient été faits. En tenant à Wilna vingt-quatre heures de plus, il eût été facile, au moyen des distributions de toute espèce qu'on aurait faites aux traîneurs, d'en rallier un grand nombre ; et, si l'on eût dû évacuer cette place plus tard, cette évacuation eût pu se faire avec ordre. On doit amèrement regretter que dans les grandes crises, l'empereur ne pût être à la fois à la tête de ses troupes et à

Paris. Après le passage de la Bérésina, l'armée ayant atteint les magasins, et touchant à ses renforts, Napoléon jugea le moment opportun pour se rendre en France. Si les instructions qu'il laissa en partant avaient été suivies, les désastres qui arrivèrent après son départ n'auraient pas eu lieu. Ils furent en grande partie causés par la rapidité avec laquelle on s'empressa d'atteindre Wilna. On ne songea pas assez que ces marches continues, et l'atroce rigueur du froid, ne pouvaient qu'achever la désorganisation de l'armée.

« Dans cette ville, comme à Moskou, Napoléon n'avait fait donner aucun ordre de retraite. » (Page 417 [294].)

A Wilna, comme à Moskou, Napoléon avait prescrit toutes les mesures que les circonstances nécessitaient. Dès que les communications avaient été rétablies entre l'armée et Wilna, il n'avait cessé de donner des ordres pour faire ramasser des vivres et faire évacuer sur cette place tous les effets, bagages inutiles au passage de l'armée, qui se trouvaient tant à Smorgoni qu'à Ochmiana*. La lettre de l'empereur au major-général, en date de Bienitza le 5 décembre 1812, que nous avons citée (page 351), prescrivait des mesures tant pour la réorganisation de l'armée que pour l'évacuation sur Wilna de tout ce qui était inutile à l'armée active. Elle se termine ainsi : « Enfin tous les ordres qui tendent à débarrasser Wilna, doivent être donnés demain, puisque cela est utile pour plusieurs raisons. »

* Voyez à l'Appendice,

1^o Lettre du prince de Neufchâtel au prince Eugène, Staïki, le 2 décembre ;

2^o Lettre du même au même, Selitzka, le 2 décembre ;

3^o Lettre du même au général de Wrède, du 3 décembre ;

4^o Lettre du même au général d'Albignac, Malodetchzno, le 3 décembre ;

5^o Lettre du même au duc de Bellune, Malodetchzno, le 4 décembre.

(Voyez page 340.)

6^o Lettre du même au comte de Kreptowicz datée de Malodetchzno.

Il est inconcevable que, malgré ces preuves irréfragables, M. de Ségur veuille soutenir jusqu'à la fin son système de dénigrement. Car il a bien pu se convaincre par les lettres que nous citons, que, si les ordres de l'empereur eussent été exécutés (et rien ne s'opposait à ce qu'ils le fussent), cet énorme encombrement de voitures, de fourgons, de bagages n'aurait pas eu lieu.

L'auteur, en parlant du défilé de Ponari, dit : « Argent, » honneur, reste de discipline et de force, tout acheva de » s'y perdre..... Un caisson du trésor qui s'ouvrit, fut » comme un signal; chacun se précipita sur ces voitures, etc.» (Page 419 [295].)

Voici le fait. La veille du jour dont il est question, un directeur de poste aux lettres se présenta au maréchal Ney à Wilna, et lui rendit compte que, faute de chevaux, il avait été obligé d'abandonner son fourgon dans lequel était une somme assez considérable appartenante à l'état. Le maréchal s'informa si, du moins, avant d'abandonner le fourgon, il avait délivré l'argent aux malheureux soldats dont la route était couverte. Sur la réponse négative de cet employé, Ney exprima le regret que ces fonds eussent été laissés à l'ennemi. Le lendemain, le maréchal sortant de Wilna avec l'arrière-garde, et arrivant au bas de la montagne de Ponari, vit une longue file de voitures et de fourgons du trésor arrêtés. Jugeant de l'impossibilité de les sauver, parce que l'ennemi nous talonnait, il ordonna que ces caissons fussent ouverts, et que les espèces qu'ils contenaient fussent remises à tous ceux qui voudraient en prendre : son ordre fut exécuté. Cette dispersion du trésor était regrettable, sans doute; mais la circonstance la commandait. M. de Ségur aurait-il mieux aimé que les Russes en eussent profité? Et fallait-il en faire un sujet d'accusation contre l'honneur de l'armée?

« Sur la partie de la montagne la plus exposée, un

» officier de l'empereur, le colonel comte de Turenne, con-
 » tint les cosaques, et, malgré leurs cris de rage et leurs
 » coups de feu, il distribua sous leurs yeux le trésor par-
 » ticulier de Napoléon aux gardes qu'il trouva à sa portée.
 » Ces braves hommes se battant d'une main, et recueillant
 » de l'autre les dépouilles de leur chef, parvinrent à les
 » sauver. Long-temps après, quand on fut hors de tout
 » danger, chacun d'eux rapporta fidèlement le dépôt qui
 » lui avait été confié; pas une pièce d'or ne fut perdue.»
 (Pages 420 et 421 [296].)

On conçoit que M. le maréchal-des-logis du palais ait voulu citer avec éloge l'un de ses collègues *, M. le chambellan comte de Turenne, maître de la garde-robe de Napoléon; mais comment la richesse de son imagination ne lui a-t-elle pas fourni quelque chose de plus flatteur pour M. de Turenne, que de le représenter distribuant des effets de la toilette de l'empereur **, lorsque l'arrière-garde, conduite par le maréchal Ney, le dispensait du soin de contenir les cosaques?

Au reste, cette anecdote, en même temps qu'elle amuse le lecteur, lui donne, au milieu de tous ces désastres, une consolation, c'est la pensée que, depuis le défilé de Ponari, aucun de ces braves soldats de la garde n'a succombé.

* Les quatre officiers civils de la maison de l'empereur, qui se trouvaient à l'armée sous les ordres du grand-maréchal, étaient MM. de Ségur, maréchal-des-logis du palais; Canouville, *idem*; Turenne, chambellan, maître de la garde-robe; Beausset, préfet du palais.

** C'est sans doute ce que l'auteur appelle *dépouilles de leur chef*. L'empereur n'avait pas de trésor particulier, celui qui fut distribué à la montagne de Ponari, était le trésor de l'armée.

CHAPITRE IV.

LA méthode de retraite que suivit Ney, n'est pas celle que rapporte l'auteur. Il suppose que ce maréchal faisait marcher ses troupes pendant la nuit, et les faisait battre pendant le jour. Si cet illustre guerrier eût adopté un aussi funeste système de marche, il est bien certain qu'aucune troupe n'aurait pu y résister, sur-tout quand on pense qu'il se faisait peu de distributions régulières de vivres, et que ce n'était que pendant le temps du bivouac, qu'on cherchait à s'en procurer.

Les tristes réflexions que M. l'officier du palais fait faire à l'armée, après le passage du Niémen, en jetant un dernier regard sur ce fleuve, contiennent une récapitulation de nos malheurs, présentés dans un cadre resserré, pour les faire encore mieux ressortir. Il ajoute : « Deux rois, un prince, huit maréchaux suivis de quelques officiers, de généraux à pied, dispersés et sans aucune suite; enfin quelques centaines d'hommes de la vieille garde, encore armés, étaient ses restes : eux seuls la représentaient. » (Page 427 [300].)

Son exagération habituelle et sa manière passionnée se font remarquer dans cette courte analyse. Voici l'évaluation réelle faite à cette époque, des forces de l'armée française :

Troupes qui ont repassé le Niémen à Kowno, à l'époque

du 15 décembre.	36,000 hommes.
Dixième corps.	30,000
Corps polonais aux ordres du prince Poniatowski *.	20,000
Septième corps, Saxons et Français, de Regnier.	15,000
Corps autrichien.	26,000
	127,000 hommes.

Dans chaque régiment, on avait une idée à peu près fixe du nombre des hommes tués, des hommes blessés et aux hôpitaux; on n'en avait point sur les hommes morts de froid; mais on avait des données sur ceux qu'on présumait prisonniers. Pourquoi, depuis 1814, s'est-on tu sur le nombre de ceux qui sont rentrés, et qu'on a dit avoir été si généreusement rendus par Alexandre? Non-seulement il en revient encore aujourd'hui quelques-uns, mais beaucoup sont restés dans différens gouvernemens de la Russie. M. de Ségur est loin de nous présenter nos malheurs avec ces consolations.

Quant à la garde, l'époque de sa réunion (le 15 décembre), à Wirballen, où elle séjourna le 16, elle était encore nombreuse, sur-tout en hommes. Dans la cavalerie, le régiment de chevat-légers polonais comptait seul un effectif de quatre cent douze hommes et de plus de deux cents chevaux, tous très-bons et de service, et d'autres malades ou blessés. Un grand nombre des hommes de ce régiment, ayant perdu leurs chevaux, s'étaient dirigés, pendant la retraite, à travers les bois de la Lithuanie, sur Varsovie, où ils arrivèrent protégés autant par les habitans que par la connaissance de la langue du pays.

* Le prince Poniatowski est arrivé à Varsovie le 25 décembre, ramenant trente pièces de canon avec son corps d'armée. (Manuscrit de 1813, par le baron Fain, tome I, page 30.)



Ce chapitre se termine par un éloge mérité du maréchal Ney, qui déploya, dans cette mémorable campagne, tout ce que la force d'ame et le dévouement ont de plus héroïque, et qui n'abandonna la partie que quand elle lui manqua.

CHAPITRE V.

LORSQUE l'armée eut atteint Gumbinnen, à trois journées du Niémen, les Russes ralentirent leur marche. Leur détresse était presque aussi grande que la nôtre, et quand ils nous virent hors des atteintes de la faim et du froid, ils devinrent plus prudents ; ce qui permit au roi de Naples de donner quelque repos aux troupes.

M. de Ségur, à propos d'un conseil tenu par ce monarque à Gumbinnen, met dans sa bouche des paroles qui furent, dit-il, *le premier symptôme de sa défection*. Il le représente « plein de dépit de la responsabilité de la » traite que l'empereur lui a laissée, se désespérant d'a- » voir rejeté jusque-là les propositions des Anglais, etc. » (Page 432 [304, 305].) A ces paroles inconsidérées, Davoust réplique avec autant de force que de raison. L'auteur ajoute : « Murat resta décontenancé. Il se sentait coupable. » Ainsi fut étouffée cette première étincelle d'une trahison » qui devait plus tard perdre la France. L'histoire n'en » parle qu'à regret, depuis que le repentir et le malheur » ont égalé le crime. » (Page 434 [305].)

Il est malheureusement reconnu que le roi de Naples n'a pas été à la hauteur des circonstances et de la mission dont il fut chargé, lors du départ de l'empereur : il est donné à peu d'hommes d'être également grands dans la prospérité et dans le malheur. Depuis le commencement de sa carrière militaire, Napoléon n'avait point éprouvé de véritable

échec ; il n'avait donc pas eu , comme si sa fortune eût été variée , l'occasion de découvrir , parmi ses généraux , quelques-uns de ces êtres singuliers , dont l'adversité semble être l'élément , et qui grandissent dans l'infortune. Ce prince avait dû se contenter d'étudier les caractères dans les alternatives des combats ; Murat avait toujours été sans reproche , et il a fallu des événemens extraordinaires , pour le montrer sous un autre jour.

A tout prendre , sa défection n'est pas plus inconcevable que celles qui se sont succédé en 1814 , depuis mars jusqu'à la mi-avril ; et malgré sa perspicacité , l'empereur ne devait pas prévoir un pareil aveuglement.

Tout ce qu'un souverain doit faire pour s'attacher les hommes qui le servent , Napoléon l'avait fait. Il les avait unis à sa fortune par les deux liens les plus puissans , l'intérêt et l'amour-propre. Aucun prince , aucun gouvernement ne pouvait leur offrir des avantages équivalant à ceux qu'ils tenaient de l'empereur.

Du reste , Napoléon avait trop étudié l'histoire , pour n'être pas bien convaincu du sort qui attend les princes malheureux. Il savait qu'il y a dans les nations modernes , une masse très-influente d'individus uniquement occupés de leurs richesses , de leurs commodités et de leurs plaisirs ; que ces hommes ne sont capables ni d'une longue constance dans le malheur , ni de sacrifices trop onéreux ; que leur attachement à un gouvernement est toujours proportionné à l'utilité qu'ils en retirent. Aussi , ne s'est-il point étonné , après ses revers , de voir leur multitude s'éloigner de lui , et aller se prosterner aux pieds de la nouvelle puissance qui remplaçait la sienne.

Mais une chose à laquelle il ne devait point s'attendre , c'est que des hommes qui affichaient des opinions généreuses , qui parlaient avec emphase de leur esprit d'indépendance , et qui prétendaient avoir seuls conservé le senti-

ment national , feraient de sa personne , de ses actions et de son gouvernement , le but de leurs attaques et de leurs calomnies.

Que la grande ombre de Napoléon se console ! Pendant que des ingrats outragent sa mémoire au milieu des palais qu'il a donnés , le peuple , qui pendant son règne a supporté presque en entier le fardeau de la conscription et des impôts , le peuple sait lui rendre justice ; il révere son souvenir , et , dans le fond de ses chaumières , il glorifie son nom.